

L'invité du mois
Jean-Bernard Vuillème
de l'Association des Ecrivains Neuchâtelois et Jurassiens

Association des Ecrivains Neuchâtelois et Jurassiens, *Ecrire dans L'Arc jurassien, un panorama* :
bibliographies et extraits, avant-propos de Thomas Sandoz et Jean-Bernard Vuillème, La Chaux-de-Fonds, AENJ, 2010, 215 pages

En automne 2010, à l'occasion de ses 60 ans, l'AENJ (Association des Ecrivains Neuchâtelois et Jurassiens) a publié une nouvelle anthologie *Ecrire dans l'Arc jurassien, un panorama* qui présente la littérature d'une région un peu oubliée. Aux côtés de la biographie et de la bibliographie de chacun des cent membres présentés se glisse un extrait tiré de leur œuvre. Un amuse-bouche pour rendre compte, en quelques phrases, d'un univers. Et de prendre le pouls, page après page, de six décennies d'une littérature qui évolue en marge des grandes villes. Rencontre avec Jean-Bernard Vuillème, chargé avec Thomas Sandoz d'élaborer l'ouvrage.

Entretien avec Jean-Bernard Vuillème, par Elisabeth Jobin

Elisabeth Jobin : Pourriez-vous, en quelques mots, présenter l'AENJ, le pourquoi de sa naissance, sa mission ?

Jean-Bernard Vuillème : L'AENJ a été fondée en 1950. Il s'agissait au début d'une section cantonale de la Société Suisse des Ecrivains (SSE), devenue autonome lorsque cette dernière a éclaté et qu'a été fondé le Groupe d'Olten (GO). Dès ses débuts, l'AENJ a rassemblé des écrivains de deux cantons, Neuchâtel et Berne (Jura bernois), auxquels s'est ajouté plus tard le canton du Jura. C'est l'un des rares endroits où des intellectuels et écrivains d'opinions différentes sur la question jurassienne ont continué de se côtoyer, comme si la littérature pouvait, au moins un peu, transcender les passions politiques et patriotiques.

Quant à sa « mission », l'AENJ n'en a pas à proprement parler, si ce n'est d'être un interlocuteur pour les autorités cantonales en matière d'aide à la littérature et une amicale pour les écrivains qui en font partie. Son rôle est cependant important car la plupart des écrivains de l'Arc jurassien la fréquentent, au moins pendant un certain temps, si bien que des conversations s'engagent et que des liens se nouent. La littérature est un monde de solitaires et d'individualistes. Une association comme l'AENJ permet de rapprocher des gens qui ont les mêmes préoccupations, le même goût des mots, mais qui ne se parleraient peut-être jamais sans cette association.

En tant qu'écrivain, choisit-on de faire partie de l'anthologie ou y figure-t-on par le simple fait de son adresse ou de son lieu de naissance dans l'Arc jurassien ?

L'AENJ est une association à laquelle on adhère volontairement et à laquelle on paie chaque année une modeste cotisation. Une fois membre, un écrivain figure d'office dans l'anthologie, qui, malgré quelques blancs, reste représentative de la production littéraire de la région. Les absences ne sont donc pas des omissions : ces auteurs n'ont simplement jamais été membres de l'AENJ. Parmi les « absents notoires », on notera Rose-Marie Pagnard ou encore Agota Kristof.

Revenons plus spécifiquement à cette anthologie sortie en 2010. On apprend, dans l'avant-propos, qu'elle regroupe 100 écrivains pour les 60 ans de l'association : deux beaux chiffres ronds ! En visant la centaine vouliez-vous montrer que l'ANEJ a un certain poids dans la littérature romande ?

Nous n'avons nullement cherché à atteindre la centaine. Ce n'est sûrement pas qu'une question de nombre ! Il se trouve que l'addition des auteurs vivants et des anciens membres décédés de l'AENJ donne par hasard ce chiffre de cent. Comme nous l'expliquons dans l'avant-propos, sur ces cent notices, dix-sept sont consacrées à des auteurs décédés. Les décès d'Anne-Lise Grobéty et d'Eric Sandmeier, survenus après la parution du livre en automne, augmentent hélas ce chiffre de deux unités.

Ce « panorama » met en évidence le fait que ces régions, berceau du génie horloger, sont aussi des terres d'imaginaire riches en inspirations littéraires et, plus généralement, artistiques. Cela n'est pas dit assez souvent et n'entre pas aisément dans la tête des gens, notamment des décideurs politiques. Il est clair que les cent auteurs faisant l'objet de notices ne vont pas tous marquer la littérature, mais ils témoignent dans leur ensemble d'univers propres et d'inspirations fort diverses. Il y a des poètes, des romanciers, des nouvellistes, des essayistes, des chroniqueurs, des librettistes. En les réunissant en un seul livre, cette anthologie propose d'attirer l'attention sur la diversité de la création littéraire dans l'Arc jurassien : si l'idée reçue est qu'il s'agit de régions retirées « où il ne se passe rien », c'est une manière comme une autre de la combattre.

Comment est distribuée cette anthologie ?

Elle a été distribuée dans presque toutes les bibliothèques des régions concernées, dans des librairies et d'autres lieux culturels, ainsi que dans certaines bibliothèques romandes. Quelques membres de l'association en donnent aux personnes qui font montre de curiosité. L'accueil a été très bon et cet ouvrage a suscité l'intérêt, bien que la presse régionale soit restée assez discrète. C'est un livre qui se feuillette, qui se grignote et qui permet de faire des découvertes.

Les conflits régionaux ont fini par provoquer la séparation du Jura de Berne, il y a de cela une quarantaine d'années. Malgré tout, l'AENJ garde un pied-à-terre des deux côtés de la frontière séparant ces deux cantons. Y aurait-il une identité régionale qui perdure, malgré les vieilles bagarres, et que les écrivains de l'Arc jurassien revendiquent ?

Oui, je pense que cette association a permis de transcender dans une certaine mesure ces vieilles bagarres au nom de quelque chose de plus important, la littérature, même si l'AENJ n'a jamais joué un rôle de médiation. C'est aussi un pont entre les générations. Grâce à cette association, j'ai par exemple côtoyé des personnalités plus âgées que moi, marquantes et souvent attachantes, comme Francis Bourquin, Jean-Paul Pellaton, Tristan Solier, Paul Thierrin, ou encore Alexandre Voisard, Roger-Louis Junod, Gérard Valbert, Claude Frochoux, Jean Buhler, Françoise Choquard, Jean-Marie Adatte, Benoîte Crevoisier, Suzy Doleyres et d'autres encore que je n'aurais peut-être pas rencontrées, ou de manière plus furtive, sans l'AENJ.

Le nom d'Association des écrivains Neuchâtelois et Jurassiens semble souligner le dénominateur commun que partagent les écrivains en faisant partie : la région d'où ils viennent. Existe-t-il une fierté géographique, voire une identité régionale ?

L'AENJ se définit en effet comme une association regroupant des écrivains d'une région donnée et non des écrivains qui se rassembleraient en fonction d'une conception commune de la littérature. Mais il ne faut pas y voir un quelconque credo régionaliste. Le plus petit dénominateur commun, c'est écrire, et c'est déjà beaucoup, car cela permet de rompre un peu l'isolement, notamment pour de jeunes auteurs. Des affinités peuvent y naître. La dimension régionale, quant à elle, s'entend au sens large : y habiter ou y avoir habité ou encore en être originaire. Enfin, si plusieurs membres n'y résident plus depuis longtemps, ils ont gardé des liens puissants avec cette région. Voilà pourquoi la notion d'identité régionale me paraît assez glissante... d'autant plus qu'elle se subdivise en l'occurrence en trois à l'AENJ ! Quant à la « fierté géographique », elle n'existe d'aucune manière dans cette association si étrangère à l'esprit de clocher...

Revenons-en aux écrivains présentés dans l'anthologie. Cent noms, c'est beaucoup à retenir. Vous qui êtes familiers des auteurs de cette édition avez certainement quelques préférences, des trouvailles que vous souhaiteriez peut-être partager, histoire de guider le lecteur à travers l'anthologie...

Avec un peu de jugeote, chacun trouvera sa boussole. L'index à la fin de l'ouvrage peut y aider. Les extraits jouent le rôle d'appât et les notices sont assez complètes pour distinguer aisément les auteurs confirmés, les écrivains occasionnels, les romanciers émérites, les poètes convaincants et les poètes du dimanche. Une manière de parcourir ce vaste paysage serait par exemple de procéder par « tranches générationnelles », d'aller voir un peu chez les « anciens » nés avant-guerre, puis dans la génération des gens nés entre 1940 et 1960, enfin d'aller farfouiller chez les plus jeunes. Se piquer un trajet qui irait par exemple de Bernard Liège (1927), Pierre Chappuis (1930) et Monique Laedrach (1938) à Thomas Sandoz (1967) et Odile Cornuz (1979), en passant par François Beuchat (1945), Claude Darbellay (1953) et celles et ceux de cette génération. Le mieux, sans doute, c'est de partir en promenade et de feuilleter l'ouvrage à sa guise, sans se presser.

Propos recueillis par Elisabeth Jobin